

L'INDOCHINE FRANÇAISE : BREF APERÇU DE SON HISTOIRE ET DES REPRÉSENTATIONS COLONIALES

L'image positive dont bénéficient généralement les populations du Sud-Est asiatique en France est alimentée par l'histoire récente (des guerres anti-américaines à l'engouement pour le bouddhisme) bien plus que par l'histoire coloniale de l'Indochine française. Il y eut, certes, un "exotisme asiatique" positif que véhiculaient les récits de voyageurs et la littérature, mais aussi des portraits d'"indigènes" montrant des représentations racistes que l'on voit parfois, aujourd'hui encore, brièvement ressurgir.

Le plus beau joyau de l'Empire : c'est ainsi que les livres d'école et les ouvrages consacrés à l'exaltation de l'épopée coloniale de la France appelaient l'Indochine, au temps où l'on coloriait en rose sur les cartes de géographie les possessions d'outre-mer sur lesquelles flottait le drapeau tricolore. Cette Indochine française est aujourd'hui quelque peu oubliée, son histoire apparaît en tout cas lointaine dans la mémoire collective de l'ex-métropole, tant les événements s'y sont bousculés depuis la fin de la colonisation, après Diên-Biên-Phu et les accords de Genève de 1954. On ne saurait ici bien sûr retracer cette histoire qui s'étend sur près d'un siècle et qui fut passablement complexe et mouvementée. Seulement en rappeler les grandes lignes et, par là, les liens qui se sont autrefois tissés entre la France et les trois pays, Viêt Nam, Cambodge et Laos, rassemblés alors dans ce qui fut l'Union indochinoise⁽¹⁾.

C'est dès le XVI^e siècle que les premiers Européens sont entrés en contact avec ces pays : d'abord des marchands portugais et hollandais à la recherche des épices et autres richesses de l'Asie, suivis de près par des missionnaires, des Portugais là aussi, puis des Français. Ces missionnaires ont joué un rôle important sur le long terme. Leur présence quasi ininterrompue depuis cette époque a permis la constitution peu à peu d'une communauté catholique vietnamienne, la plus importante en Asie orientale avec celle des Philippines. L'un de leurs apports d'autre part les plus notables fut le système de latinisation de la langue écrite vietnamienne (le *quốc ngữ*), mis au point à des fins d'évangélisation par le père jésuite Alexandre de Rhodes (XVII^e siècle) et qui a fini par s'imposer, remplaçant les caractères chinois. Un autre de ces missionnaires, Pigneau de Behaine, évêque d'Adran, a marqué l'histoire du Viêt Nam



par
Pierre-Jean Simon,
professeur
de sociologie
à l'université
de Haute-Bretagne,
Rennes-II,
directeur du Ceriem

1)- Sur cette histoire, cf. notamment Jean Chesneaux, *Contribution à l'histoire de la nation vietnamienne*, Éditions sociales, 1955 ; Lê Thánh Khôi, *Le Viêt-Nam. Histoire et civilisation*, Éd. de Minuit, Paris, 1955 ; Paul Mus, *Viêt-Nam. Sociologie d'une guerre*, Seuil, Paris, 1952.

en aidant le descendant des princes de Huê (le futur empereur Gia Long), grâce à une petite troupe bien armée de quelques centaines d'aventuriers français, à récupérer son trône contre une insurrection populaire (les *Tây-Són*) dans les années exactement contemporaines de la Révolution française.

Ce fut d'ailleurs la présence des catholiques et les persécutions dont ils étaient l'objet de la part des empereurs du Viêt Nam (persécutions dirigées non contre la religion en tant que telle, mais contre un groupe politique étranger dangereux pour la sécurité de l'État) qui servit de prétexte, à la fin des années 1850, sous Napoléon III, à l'intervention de la France en Indochine. Les autres objectifs poursuivis étant de se construire, selon une formule de l'époque, "un balcon sur le Pacifique", en empêchant les Anglais de s'y installer, d'assurer ainsi le rayonnement de la France dans la région et de s'ouvrir par le Sud une voie terrestre de pénétration vers la Chine et son immense marché potentiel.

Installés d'abord en 1859 à Saïgon – où il n'y avait alors qu'un petit port de pêche, mais qui devint très vite la tête de pont de l'implantation coloniale –, les Français vont se rendre maîtres, en quelques années, des provinces du delta du Mékong. Puis, en cette première période "héroïque" de la colonisation, sous l'autorité de ce que l'on a appelé le "gouvernement des amiraux", sans que l'on puisse parler d'un plan bien déterminé et de vastes desseins clairement conçus, ni non plus que les gouvernements de la métropole, sous l'Empire puis la III^e République, l'aient vraiment voulu, les Français vont étendre leur domination à l'ensemble des pays indochinois, par une série de coups de mains, d'escarmouches, de batailles et de traités avec les autorités en place, en profitant de leur faiblesse et de leurs dissensions.

NAISSANCE DE L'INDOCHINE FRANÇAISE

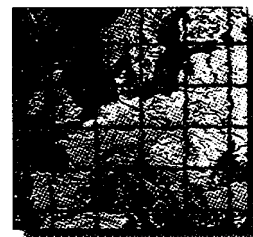
En 1863, pour le sauver des Siamois qui voulaient l'annexer à la faveur d'un pouvoir royal sur le déclin, le Cambodge est placé sous protectorat français. L'ensemble de ce qui va devenir la colonie de Cochinchine (les provinces du Sud Viêt Nam) est occupé en 1867. Puis, après les campagnes du Tonkin, c'est-à-dire la guerre menée contre les troupes impériales vietnamiennes plus ou moins en liaison avec les Pavillons-Noirs chinois (considérés par les Français comme des "pirates") en 1873 (expédition de Francis Garnier) et en 1892-1893 (expédition du commandant Rivière, suivi de l'envoi d'un corps expéditionnaire), le protectorat est établi, en 1884, sur le Nord et le Centre Viêt Nam, qui deviennent le Tonkin (capitale

Hanoi) et l'Annam (capitale Huè). L'Union indochinoise, désormais sous administration civile et avec un plus grand contrôle de la métropole, est créée en 1887. Le Laos, après l'expédition, pacifique, elle, d'Auguste Pavie, y est rattaché en 1893.

À ce moment, la résistance armée à la colonisation est pratiquement vaincue. L'œuvre de "pacification" peut être considérée comme achevée. L'époque héroïque prend définitivement fin avec le consulat de Paul Doumer, gouverneur général de 1897 à 1902, qui fait passer, comme l'écrivait Jean Chesneaux, le régime colonial du stade empirique, artisanal en quelque sorte, au stade de l'organisation systématique, marquant le début d'une étape nouvelle dans l'histoire non seulement de la colonisation française de l'Indochine, mais dans celle même de ces pays. C'est dans ces années du tournant du siècle que naît vraiment l'Indochine française, avec

un système centralisé qui ne respecte que formellement les apparences des protectorats, des corps de fonctionnaires recrutés par concours, un développement économique avec des grands travaux publics – équipement des ports, surtout à Saigon, construction de routes, de ponts (dont le célèbre pont Doumer à Hanoi), de chemins de fer, etc. –, avec la création aussi d'établissements scolaires, universitaires et scientifiques (dont notamment l'École française d'Extrême-Orient).

Et c'est dans ce cadre que va s'épanouir, pendant près de cinquante ans, la situation coloniale, malgré le fort ébranlement des années 1930, marquées par la crise économique et le réveil du nationalisme au Viêt Nam, la création du Parti communiste indochinois en 1931, la montée de nouvelles forces sociales que viennent révéler les grèves, les manifestations paysannes et l'insurrection de Yên-bái et du Nghê-an en 1930. Tous ces mouvements sont militairement et policièrement réprimés selon les méthodes colonialistes les plus expéditives, y compris les raids de terreur sur les villages, la torture et les camps de détention. Où l'on voit notamment que contrairement à une légende dorée, la République française n'a nullement attendu la guerre d'Algérie pour employer les grands moyens afin de faire régner l'ordre dans ses colonies. Ainsi, entre autres supplices plus ou moins archaïques rapportés par André Viollis, la gamme raffinée et moderne des tortures par l'électricité pratiquée par la Sûreté de Cholon : "1° Attacher un bout de fil au bras ou à la jambe, introduire l'autre bout dans le sexe ; faire passer le courant. 2° Relier un fouet en fils de fer entrelacés à

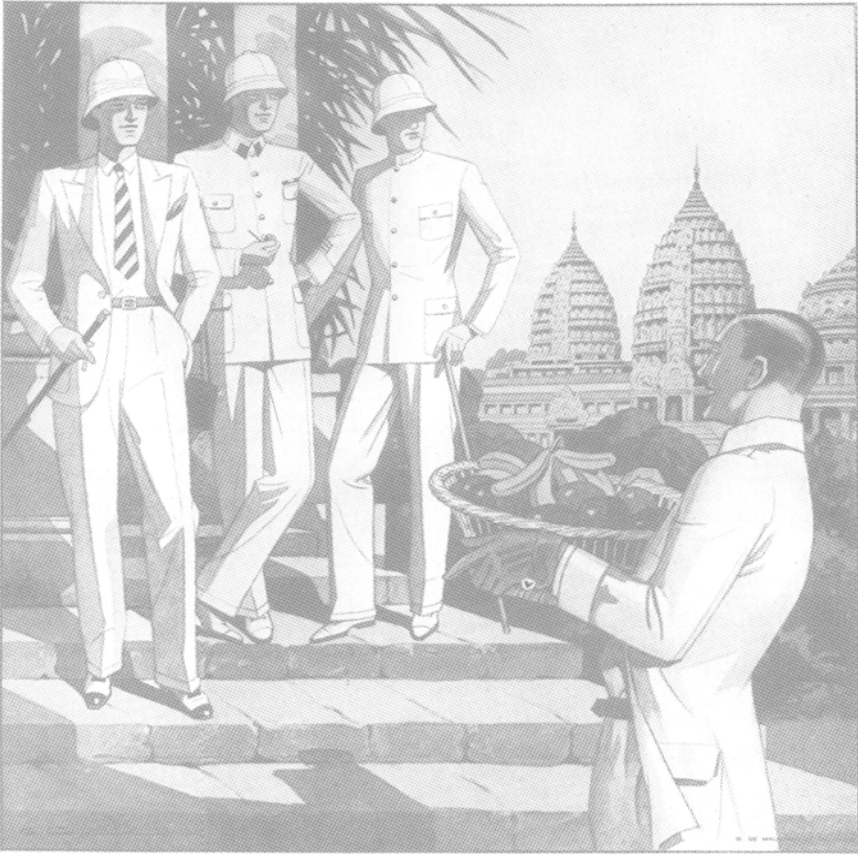


*Dans les années trente,
les mouvements sociaux ou nationalistes
sont réprimés selon les méthodes
les plus expéditives,
y compris raids de terreur, torture
et camps de détention.*



BELLE JARDINIÈRE

Rue du Pont-Neuf PARIS Succursale: 1, Place de Clichy



UNIFORMES et VÊTEMENTS pour les COLONIES
 VÊTEMENTS PRÊTS A PORTER ET SUR MESURE
 pour HOMMES, DAMES, JEUNES GENS, FILLETTES et ENFANTS
 Ses seules Succursales sont à : PARIS, 1, Place de Clichy
 LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, NANCY — Maison de Vente à SAINTES
 ENVOI FRANCO SUR DEMANDE DE : CATALOGUES, FEUILLE DE MESURES ET ÉCHANTILLONS

De la "fascination de l'Indochine" née durant la colonisation, il reste sans doute quelque chose dans le regard porté aujourd'hui en France sur les populations originaires d'Asie du Sud-Est.

un courant électrique ; chaque coup de cet instrument cause au patient de si vives douleurs qu'il est réduit à demander grâce et à avouer. 3° Attacher une des mains du prévenu par un fil métallique que l'on branche ensuite sur le circuit. Chaque fois que l'on tourne le commutateur, la secousse est si violente qu'il est impossible d'en supporter plus de deux ou trois."⁽²⁾

2)- Cf. le témoignage d'Andrée Viollis, *Indochine SOS*, 1935.

UN BILAN MITIGÉ DE LA PRÉSENCE FRANÇAISE

La défaite française en 1940 elle-même ne modifie pas fondamentalement cette situation : l'administration française se maintient sous l'amiral Decoux, aux ordres du régime de Vichy, malgré l'interruption des relations avec la métropole, malgré la présence militaire des Japonais, dès septembre 1940 et surtout après Pearl Harbor (7 décembre 1941), et la collaboration avec l'Empire nippon. Mais en 1945, les Japonais décident de franchir une étape supplé-

mentaire. Par le coup de force du 9 mars, la puissance coloniale française est abattue en une nuit. Les troupes françaises, à l'exception de quelques milliers d'hommes qui réussissent à se replier en Chine, sont faites prisonnières, une partie des civils enfermés dans des camps. L'"indépendance" sous protection japonaise des trois pays de l'Indochine est proclamée. Pour le Viêt Nam, elle le sera de nouveau le 2 septembre 1945, après la défaite du Japon, par le Front pour l'indépendance du Viêt Nam, autrement dit le Viêtminh dirigé par Hô Chi Minh, qui a pris le pouvoir à Hanoi.

Dans les années qui suivirent, les Français tentèrent de reconquérir l'Indochine, sans que les gouvernants de l'époque (le général de Gaulle à la Libération, puis les gouvernements successifs de la IV^e République) ne veuillent se rendre compte qu'une page avait été définitivement tournée et que même au prix de quelques aménagements, ils ne pouvaient plus réinstaller le système de domination coloniale. Revenues en force dans le Sud, les troupes du corps expéditionnaire doivent, un peu partout mais surtout au Nord, faire face au Viêtminh, qui contrôle une partie du territoire et pratique une guérilla efficace. S'ensuit une guerre désastreuse qui, de reculs en reculs, accompagnés de concessions politiques désormais sans effets, est définitivement perdue avec la chute du camp retranché de Diên-Biên-Phu devant l'armée du général Giáp, le 7 mai 1954.

Les Accords de Genève de la même année, qui reconnaissent aussi l'indépendance du Cambodge et du Laos, coupent le Viêt Nam en deux à la hauteur du 17^e parallèle, et bientôt y commencera la deuxième guerre d'Indochine, que perdront cette fois les Américains, malgré les formidables moyens militaires employés, contre le FLN sud-viêtnamien et la République démocratique du Viêt Nam (soutenue par la Chine et l'URSS), le Pathet lao au Laos puis les Khmers rouges au Cambodge. Mais les Français alors n'étaient plus dans le coup depuis longtemps et l'influence française en ces pays, maintenue un certain temps par des coopérants, enseignants, militaires et divers conseillers, n'a plus cessé de régresser. Jusqu'à, désormais, dans la paix revenue, et communisme puis mondialisation aidant, être presque complètement effacée.

Si l'on tentait d'établir aujourd'hui un bilan historique de cette présence coloniale française dans les pays d'Indochine, en dehors des discours simplificateurs, qui ne sont plus guère de saison, d'apologie de la colonisation ou de son combat, ce serait un bilan assurément contrasté. Il est difficile de considérer, fût-ce *a posteriori* et avec un brin d'indulgence nostalgique, comme acceptable un système colonial fondé sur la conquête, la domination étrangère et l'ex-



*Les colonisateurs ont formé des élites
dont une partie s'est retournée contre eux,
au nom des principes républicains
que la "patrie des droits de l'homme"
affichait mais pratiquait peu.*



ploitation (même si au Cambodge et au Laos elles furent rarement brutales), dans l'absence des libertés les plus fondamentales pour l'immense majorité des colonisés et l'inégalité posée en principe et fondée sur un racisme larvé ou cyniquement proclamé à l'égard des "indigènes". On peut sans doute cependant considérer que la colo-

nisation française de l'Indochine n'a pas été – tout est relatif – une des pires de toutes les colonisations. L'aventure a certes fort mal fini, par une décolonisation ratée et une guerre de sept ans qui aurait certainement pu être évitée si la voie de la raison l'avait emporté à temps (et les avis raisonnables de gens

sensés et connaissant bien le pays n'ont pas alors manqué). Au moins indirectement, l'aventure en a entraîné une deuxième, plus longue et bien plus meurtrière, avec l'intervention américaine, les pays de l'Indochine étant pris dans les conflits de la guerre froide qui les dépassaient, tout cela culminant en quelque sorte dans la démence criminelle du régime des Khmers rouges au Cambodge.

LA MÉTROPOLE EST DEMEURÉE BIEN LOIN DE L'INDOCHINE

Mais, avant ces épisodes tragiques, les Français ont incontestablement marqué l'histoire de ces pays – même si, à l'échelle millénaire de cette histoire, la colonisation française n'apparaît plus que comme une courte parenthèse. Ils ont contribué (sur tous les plans, qui n'étaient pas seulement économiques et source de profit pour eux et leurs alliés locaux) à leur modernisation, à la connaissance de leurs civilisations, à la formation également d'élites – dont une partie s'est ensuite retournée contre eux, au nom souvent des grands principes républicains que la "patrie des droits de l'homme" affichait mais pratiquait bien peu, c'est le moins que l'on puisse dire, dans ses possessions coloniales. C'est aussi une colonisation qui s'est faite, tout au moins durant l'époque qui va de la conquête aux années 1930, dans l'assentiment au moins passif et résigné de la grande masse des populations assujetties (et la complicité active de nombreux agents locaux). On ne comprendrait pas sinon que quelque trente mille coloniaux aient pu gouverner pendant quelques dizaines d'années les plus de vingt millions d'Indochinois.

D'un autre côté, celui de la métropole, il faut bien constater que l'Indochine n'a jamais beaucoup intéressé, à tous les sens du terme, les Français. C'était des contrées d'un outre-mer lointain, à l'autre

bout du monde, et quasi inconnus de la plupart. Ou alors seulement sous l'aspect d'un exotisme asiatique véhiculé par les récits des marins ou autres qui y étaient allés, et par une littérature "coloniale" aujourd'hui presque toute oubliée, mais qui fut assez abondante. Quand aux Français qui y firent un séjour, l'Indochine n'étant pas ce que l'on appelait une "colonie de peuplement", à la différence notamment de l'Algérie, un tout petit nombre seulement s'y sont installés à demeure en y faisant souche (ceux que Jean Hougron, le romancier d'assez loin le meilleur de cette Indochine coloniale, a appelé les "Asiates"). Ces gens généralement n'étaient ni des brutes colonialistes (il y en eut), ni non plus des apôtres de l'humanisme et de la mission civilisatrice de la France (il y en eut aussi quelques-uns). La plupart n'en sont pas revenus indemnes, ayant subi là-bas les "sortilèges de l'Asie", et certains ayant contracté pour ces pays ou l'un d'entre eux une véritable passion.

De cette image et de ces passions indochinoises, il reste sans doute aujourd'hui quelque chose dans le regard porté en France sur les populations originaires des pays de l'Asie du Sud-Est qui se trouvent maintenant, du fait des séquelles des guerres et des régimes totalitaires qui les ont suivies, assez nombreuses sur le sol de l'ancienne métropole – et entre lesquelles d'ailleurs, tous perçus comme des "Asiatiques", on ne fait pas toujours le détail entre Vietnamiens, Chinois, Cambodgiens, Lao et Hmong. Et puis, la colonisation terminée maintenant depuis près d'un demi-siècle, le monde ayant changé, les rapports entre sociétés occidentales et sociétés asiatiques s'étant modifiés et avec eux le regard qu'elles se portent mutuellement, ont été largement oubliées les représentations collectives des Extrême-



Tirailleurs tonkinois
et annamites vers 1885.

3)- Jean-Paul Sartre,
Préface à Frantz Fanon,
Les Damnés de la terre
(1961).

Orientaux et des “Indochinois” en particulier, à l’époque des colonies, cet âge d’or où *“la terre comptait deux milliards d’habitants, soit cinq cent millions d’hommes et un milliard cinq cent millions d’indigènes”*⁽³⁾.

FOURBES VIÊTNAMIENS, INDOLENTS CAMBODGIENS

4)- Cf. Pierre-Jean Simon,
“Portraits coloniaux
des Viêtamiens (1858-1914)”,
in Pierre Guiral et Émile
Temime (éds), *L’idée de race
dans la pensée politique
française contemporaine*,
Éditions du CNRS, 1977,
pp. 220-237 et *Pluriel débat*,
n° 10, 1977, pp. 29-54 ; Alain
Forest, “Les portraits
du Cambodgien”, *Asemi*,
vol. IV, n° 2 (“Relations
interethniques en Indochine
Orientale”), 1973, pp. 81-107.

Oubliés ainsi ces “portraits” qui faisaient des Indochinois les représentants d’une “race jaune” – cette tierce “couleur” tardivement inventée pour les besoins du colonialisme – que leurs traits physiques, la forme des yeux et du nez, la capacité du cerveau, etc., marquaient à l’évidence comme inférieurs⁽⁴⁾ : *“Regardez sur les rives, écrivait ainsi un voyageur en 1887, ces petits êtres jaunes, cuivrés, chétifs, osseux, presque nus, repoussants de saleté, et d’une laideur, mais d’une laideur si drolatique, que vous ne pouvez vous empêcher d’en rire : sont-ce là des hommes ou des animaux ? ce sont des Annamites.”*⁽⁵⁾ Un aspect physique qui va de pair avec les “caractères moraux” : *“Couard, sale, voleur et fourbe, tel est l’Annamite.”* Ainsi l’honorable correspondant du *Figaro*, Paul Bonnetain, décrivait-il les Viêtamiens à l’époque de la campagne du Tonkin, dans les années 1880⁽⁶⁾. Il a laissé, grâce à son incontestable talent littéraire, les portraits les plus saisissants et les plus durables de ce peuple, dont voici un autre échantillon : *“Être superficiel aux vertus négatives et aux vices vulgaires, l’Annamite n’a guère plus de conscience politique que de conscience morale. L’abrutissement de ses traditionnels esclavages et les lois de l’hérédité sociale ont obnubilé la mémoire de ce paria d’Asie. Vivace cependant et fécond, par la prédominance même de ses instincts matériels et les ressources de son sol asiatique, cet ichtyophage qui supplée par le phosphore aux globules sanguins et aux nerfs qui lui manquent, est fatalement marqué pour la domestication...”*⁽⁷⁾

5)- E. Boulangier, *Un hiver
au Cambodge*, 1887, p. 24

6)- In *Au Tonkin*, 1885, p. 8

7)- Ibid, pp. 208-209.

Colonisé (parce que colonisable), il en avait alors tous les défauts, y compris la paresse et l’imprévoyance ; et comme Asiatique, proche parent des Chinois, il partageait avec ceux-ci, outre la passion invétérée du jeu, l’esprit tortueux, la dissimulation sous des dehors serviles, l’hypocrisie et une incroyable cruauté. D’une certaine intelligence, sans doute, mais c’est celle seulement (comme il n’y a pas si longtemps des Japonais) de l’imitation : *“L’Annamite est et reste un singe : toujours il calque et il copie.”*⁽⁸⁾ Quant aux Cambodgiens et aux Laotiens, moins malmenés généralement dans ces portraits, parce qu’à tous égards moins intéressants, on avait tout dit d’eux quand on les avait caractérisés comme doux et indolents, d’une telle apathie, se contentant de regarder travailler pour eux une nature

8)- Ibid.

généreuse, d'une si incurable (et d'ailleurs plutôt aimable) paresse qu'il n'y avait rien à en tirer : mieux valait au Protecteur utiliser en ces pays les Chinois et les Vietnamiens. Les autres peuples, ceux des montagnes (y compris les Hmong, que l'on appelait alors les Mèos) étaient, eux, globalement, des "sauvages".

Jusqu'à aujourd'hui, on voit resurgir de temps à autre du passé des images que l'on avait pu croire enfouies dans l'oubli avec la littérature coloniale et celle sur le "péril jaune"⁽⁹⁾, et l'on ne peut exclure qu'elles retrouvent un jour de l'actualité à la faveur de tel ou tel changement de situation. On trouve en effet, concernant plus particulièrement les Chinois mais plus ou moins identifiés à tous les "Asiatiques", un des plus complets florilèges de la pensée raciste dans les expressions de mépris, d'hostilité et de crainte plus ou moins feinte, tout comme d'ailleurs dans certaines interprétations faussement admiratives à base de mystère asiatique. Cependant, ce sont d'autres images qui paraissent prédominer en France, alimentées par le souvenir admiratif pour la résistance héroïque de ces peuples contre la puissance américaine dans les années soixante et soixante-dix, la compassion pour les souffrances des *boat people* et autres réfugiés, combinées à un attrait assez général pour l'Orient – l'Inde, la Chine, le Tibet, le Japon –, la redécouverte également du bouddhisme et une certaine fascination pour les sages de l'Asie, etc. Si bien que ce qui apparaît actuellement dans l'opinion française, ce sont des images plutôt positives et, assez généralement, un courant de sympathie pour des gens qui, d'ailleurs, dans leur quasi-invisibilité silencieuse, aussi bien les enfants à l'école que les jeunes et les adultes dans la vie quotidienne et les activités économiques, ne posent pas de problèmes particuliers de coexistence⁽¹⁰⁾. Tout cela qui crée un climat, comme on dit, plutôt favorable dans les relations interethniques. ★

9)- Cf. Jacques Decornoy, *Péril jaune, Peur blanche*, Grasset, 1970.

10)- Cf. Ida Simon-Barouh, "Le stéréotype du bon élève 'asiatique'. Enfants de Cambodgiens, Chinois, Hmong, Japonais, Lao, Vietnamiens et enfants eurasiens au collège et au lycée à Rennes", *Migrants-Formation*, n° 101, juin 1995.

.....

Maurice Rives, "1939-1954, les travailleurs indochinois en France"

Dossier *De la guerre à la décolonisation. La mémoire retrouvée*
N° 1175, avril 1994

